



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 10 – juillet 2007

*Regards sur l'internet, dans ses dimensions
langagières. Penser les continuités et discontinuités*

En hommage à Jacques Anis

SOMMAIRE

Françoise Gadet : *A la mémoire de Jacques Anis*

Isabelle Pierozak : *Prendre internet pour terrain*

Florence Mourlhon-Dallies : *Communication électronique et genres du discours*

Olli Philippe Lautenbacher : *Hypertexte et réception : pour une approche trajectographique*

Michel Marcoccia et Nadia Gauducheau : *L'Analyse du rôle des smileys en production et en réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques*

Rémi Adam van Compernelle et Lawrence Williams : *De l'oral à l'électronique : la variation orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français électronique*

Valentin Feussi : *A travers textos, courriels et tchat : des usages de français au Cameroun*

Gudrun Ledegen et Mélissa Richard : *« jv me prendre un bois monumental the wood of the century g di ». Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à la Réunion*

Raluca Moise : *Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point de vue ethnolinguistique*

Hassan Atifi : *Continuité et/ou rupture dans l'Internet multilingue : quelles langues parler dans un forum diasporique ?*

Christine Develotte et François Mangenot : *Discontinuités didactiques et langagières au sein d'un dispositif pédagogique en ligne*

Ida Rebelo et Helena Araujo e Sá : *Ni au bûcher, ni au podium : Le clavardage en classe de langue*

Joanna Jereczek-Lipinska : *Le blog en politique - outil de démocratie électronique participative ?*

Patrick Rebollar : *(Dis)continuités d'un lieu d'écriture virtuelle*

Compte rendu

Rada Tirvassen : Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 320 p.

HYPERTEXTE ET RECEPTION : POUR UNE APPROCHE TRAJECTOGRAPHIQUE

Olli Philippe Lautenbacher

Centre de traduction et d'interprétation - Université de Turku, Finlande

Parler des contenus de l'Internet et de l'hypertexte revient bien souvent à activer des concepts tels que « multimodalité », « non-linéarité » et « interactivité ». En rapport avec chacun de ces concepts, quelle(s) continuité(s) ou discontinuité(s) peut-on établir entre les textes imprimés, généralement conçus comme des suites linéaires de phrases, et les nouvelles formes de texte que véhicule l'Internet ?

Nous verrons dans cet article que « texte » et « texte multimodal » ne s'opposent pas véritablement, cette distinction étant liée à la plus ou moins grande diversité des éléments constitutifs de ces textes. A l'inverse, le concept d'« hypertexte » implique bien une certaine rupture avec la lecture linéaire et surtout une activité nettement accrue du lecteur, ce qui nous poussera à reconsidérer son statut de « récepteur ». De ce fait, nous proposons ici une approche résolument centrée sur la co-construction du texte par l'internaute. Ceci nous amènera à introduire les notions de « trajectogramme » et de « mnémotexte », concepts qui permettront à nos yeux de mieux appréhender la genèse du texte telle qu'elle s'opère du côté du lecteur.

Définir l'hypertexte

Une constitution multimodale

Toute analyse de texte – qu'il s'agisse du « texte » comme séquence linéaire de phrases ou d'un texte de l'Internet – présuppose une définition et un repérage de ses constituants. Il semblerait que sur l'Internet, ces constituants ou « unités minimales de description » sont généralement de nature plus variée que ceux que l'on rencontre dans le texte imprimé.

En effet, en plus des éléments verbaux de nature scriptovisuelle (suites de caractères, polices de caractères, mots, phrases, paragraphes, titres, logos et symboles) et des éléments visuels non-verbaux (images, formes, couleurs, etc.), il est nécessaire de cerner par exemple les mouvements ainsi que les différents formats de fenêtres ou de cadres omniprésents (écran, page en plein écran, fenêtre « pop-up », cadre clignotant, insert, bordure, barre de navigation,

etc.¹), et dont les positions réciproques permettent de structurer les données visuelles. Autrement dit, le champ de ce qui est « vi-lisible », selon l'expression de Jean-Michel Adam (1992), s'est nettement élargi.

De plus, si l'Internet d'aujourd'hui relève en grande partie encore de la communication visuelle², il est à peu près certain que les développements à venir élargiront encore le champ des applications quotidiennes à l'auditif (notamment par le biais de systèmes utilisateurs basés par exemple sur la reconnaissance et la synthèse vocales). La variété des constituants risque donc fort de s'accroître.

La combinaison sémiotique d'une telle multiplicité d'éléments exige évidemment une attention toute particulière. C'est pourquoi, dans l'analyse multimodale des « textes » de l'Internet, on opte généralement pour une description par zones locales de constituants. Ces regroupements spatiaux des éléments en présence à l'écran sont ce que Stockinger (2005) appelle « régions » et « zones », et Baldry et Thibault (2006) « clusters », en anglais. Ces derniers ne limitent cependant pas la notion au contexte de l'Internet :

« Notre utilisation du terme cluster [cf. 'grappe', 'groupe'...] renvoie à un regroupement local d'items, en particulier sur une page imprimée ou une page Web (mais aussi dans d'autres textes comme les manuscrits, les peintures et les films). Les unités d'un 'cluster' donné peuvent être visuelles, verbales etc. et leur proximité réciproque délimite une région ou une sous-région de la page dans son ensemble. Ces items sont fonctionnellement reliés les uns aux autres ainsi qu'au tout dont ils font partie. » (Baldry et Thibault, 2006 : 31. C'est nous qui traduisons.)

Stockinger (2005), de son côté, distingue six types de régions fonctionnelles : (1) les régions à valeur *paratextuelle* définissant les frontières et l'identité d'un site Internet ; (2) les régions à valeur *textuelle* présentant l'objet du site à proprement parler (ses « prestations ») ; (3) les régions à valeur *hypertextuelle* permettant l'accès et la navigation au sein du site ; (4) les régions à valeur *métatextuelle* destinées aux aides en ligne, aux conseils et autres avertissements liés à l'utilisation du site ; (5) les régions à fonction *péritextuelle* permettant de situer et évaluer le site par rapport à un milieu pertinent de manière endogène, c'est-à-dire du point de vue du site lui-même ; enfin (6) les régions *épitextuelles* où le site est considéré de façon exogène, c'est-à-dire présenté tel qu'il apparaît au regard d'autres sites (Stockinger, 2005 : 118-147).

Dans la capture d'écran présentée en Figure 1, on peut ainsi repérer par exemple deux régions paratextuelles principales présentant l'identité de la page Internet du groupe musical Zebda (régions que nous avons entourées de cercles turquoise, en haut à gauche autour du nom du groupe et du Z qui le caractérise ainsi qu'à droite, autour des trois personnages), ainsi que des régions hypertextuelles (nos cercles jaunes) permettant d'un côté d'accéder à d'autres pages du site ou, en bas à droite, de dérouler le texte figurant sous « news » (entouré en blanc). Le terme de « zone » renvoie quant à lui à l'ensemble des régions partageant une fonction commune. Ainsi en figure 1, tout ce qui est entouré en jaune correspond à la zone hypertextuelle telle que la définit Stockinger (2005).

Sans doute pourrait-on ajouter à cette liste un type de régions « ludotextuelles » et *phatiques*, attirant ou retenant l'attention de l'utilisateur, comme dans la zone entourée en rose en bas à gauche, où le passage du curseur provoque un petit éclair vers la droite. Cet

¹ Ce type d'éléments est régulièrement relevé notamment dans les études en ergonomie, comme par exemple chez Chu (2005) ou dans l'évaluation des sites Web ; Ivory et Hearst (2002) ont ainsi relevé 157 éléments-clés pour un site Web de qualité.

² Dans l'état actuel des choses du moins, la perception auditive (bruits, voix, paroles, musique, etc.) demeure marginale, sauf dans les cas où un document proprement sonore ou audiovisuel, de type radiophonique ou filmique, est intégré au support Web.

événement visuel, qui pour l'utilisateur n'est en quelque sorte qu'un jeu « interactif » gratuit, a été en fait conçu selon le principe de l'appât.

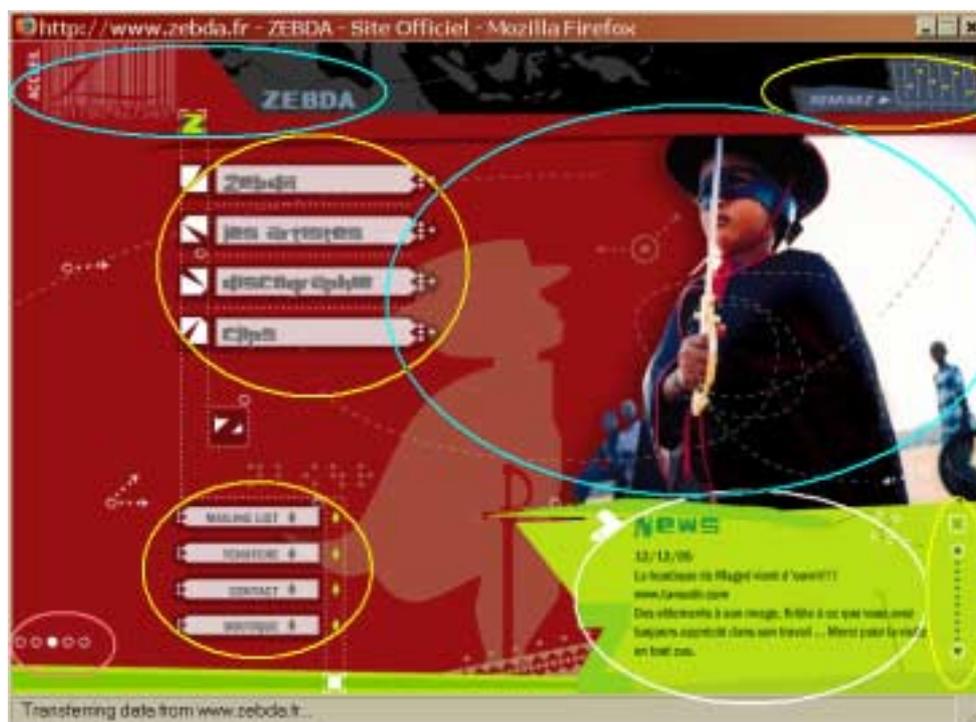


Figure 1 : Exemples de régions figurant sur une page d'accueil, sur le site <http://www.zebda.fr>. (Les cercles sont de nous). Chaque code couleur correspond à ce que Stockinger (2005) appelle une zone.

On retrouve dans cette approche multimodale du texte de l'Internet une logique assez similaire à celle qui a cours, depuis Adam (1992), dans les typologies séquentielles de textes. Dans celles-ci aussi, il est question de structures intermédiaires entre parties et tout :

« L'unité structurelle que je désigne par la notion de séquence peut être définie comme une structure, c'est-à-dire comme :

- un réseau relationnel hiérarchique : grandeur décomposable en parties reliées entre elles et reliées au tout qu'elles constituent ;
- une entité relativement autonome, dotée d'une organisation interne qui lui est propre et donc en relation de dépendance/indépendance avec l'ensemble plus vaste dont elle fait partie. » (Adam, 1992 : 28)

On entrevoit ainsi que le « type » global d'un texte ou celui d'une page Internet (voire d'un site dans son ensemble) résulte d'une mise en relation des types respectifs de chacune des séquences ou des régions qui la constitue. Ainsi, l'objectif que se fixe Adam se retrouve *mutatis mutandis* dans l'analyse des textes de l'Internet :

« L'objectif de la linguistique textuelle est simple : poursuivre l'analyse linguistique au-delà de la phrase complexe et des seuls couples de phrases et, si difficile que cela paraisse, accepter de se situer aux frontières du linguistique dans le but de rendre compte de l'hétérogénéité de toute composition textuelle. » (Adam, 1992 : 20)

Le seul facteur de discontinuité que l'on peut établir entre « texte » et « texte multimodal » et qui soit aisément reconnaissable proviendrait ainsi de leur constitution respective, les constituants étant de nature plus variée dans le texte multimodal, ce qui peut engendrer une complexité supplémentaire dans l'analyse. C'est ce que souligne Stockinger (2005) à propos des sites Internet :

« Le terme textuel doit être entendu ici dans un sens très large et évidemment pas dans un sens restreint d'un 'document écrit'. [Il] doit être entendu au sens d'un développement, déploiement à proprement parler d'une information au sujet de quelque

chose [...] Or ce développement, ce déploiement d'une information peut être exprimé, mise en scène (sic) d'une manière très variée : sous forme de simples pavés textuels, à l'aide d'éléments textuels, visuels et sonores, à l'aide de données multimédias structurées, à l'aide de ressources et applications indépendantes du site, etc. » (Stockinger, 2005 : 124)

Ceci étant, la définition que propose Adam (1992) pour le « texte » semble néanmoins tout aussi valide pour ce « développement d'information » :

« Dans la perspective pragmatique et textuelle [...], un TEXTE peut être considéré comme une configuration réglée par divers modules ou sous-systèmes en constante interaction. » (Adam, 1992 : 21)

La typologie d'Adam est en effet basée sur une approche modulaire, dont les modules sont (A1) la visée illocutoire, (A2) le repérage énonciatif et (A3) la cohésion sémantique d'une part, ainsi que (B1) la connexité et (B2) la séquentialité d'autre part (*cf. infra* Table 1). Dans ce cadre général de caractérisation du « texte », Adam mise essentiellement sur l'aspect séquentiel (B2) de l'organisation propositionnelle pour construire sa typologie de séquences prototypiques.

Il n'en reste pas moins que c'est l'ensemble du cadre explicatif modulaire qui doit être considéré et son intérêt a d'ailleurs été souligné depuis, notamment par rapprochement avec d'autres optiques sur le texte, telles l'analyse polyphonique, par exemple, centrée sur le module « repérage énonciatif » par Fløttum (1999).

Une autre continuité théorique qui nous semble importante découle du parallèle que l'on peut établir entre les « modules » ou « plans d'organisation » du texte d'Adam (1992 : 20 sqq.) et les « classes » causales d'Aristote, de nature plus générale :

*« [T]outes les causes que nous venons de dire tombent très manifestement sous quatre classes : les lettres par rapport aux syllabes, la matière par rapport aux objets fabriqués, le feu et les autres éléments par rapport aux corps, les parties par rapport au tout, les prémisses par rapport à la conclusion, sont causes comme ce dont les choses sont faites. De ce couple, l'un des termes est cause comme sujet, par exemple les parties, l'autre comme quiddité : le tout, le composé, la forme. D'autre part la semence, le médecin, l'auteur d'une décision, et en général, l'agent, tout cela est comme ce dont vient le commencement du changement, mouvement ou arrêt. D'autre part à titre de fin et de bien : car la cause finale veut être chose excellente parmi toutes les autres et leur fin, peu importe de dire que c'est le bien en soi ou le bien apparent. » (Aristote, *Physique II*, 3, 195a, 15. C'est nous qui soulignons.)*

Ces quatre classes explicatives permettent *a priori* d'appréhender toute entité, quelle qu'en soit la nature. Elles ont été reprises par exemple en sémantique lexicale par Pustejovsky (1995 : 76 sqq.), car ces facettes permettaient de décrire toutes les catégories lexicales. Dans ce qu'il appelle les « qualia » de son lexique génératif, elles apparaissent sous la forme d'une description *constitutive* (C), qui présente la constitution interne d'un objet (matière, poids ou composantes) ; une description *formelle* (F), qui permet de distinguer l'objet parmi d'autres objets (orientation, taille, forme, dimensions, couleur, position) ; une description *agentive* (A), qui montre les facteurs liés à la création ou à l'origine de l'objet (créateur, facteur, produit naturel, chaîne causale) ; et une description *télique* (T), qui présente le but ou la fonction d'un objet (motivations de l'agent de l'action, but et fonction inhérents à l'activité). Ainsi l'entité *chaise* par exemple aura comme C le matériau de fabrication (métal, bois) ou les parties inhérentes à l'objet (pieds, dossier...), comme F le tout, l'image mentale que l'on se fait de l'objet ou l'étiquette de désignation globale qui lui est attribuée ; comme A son inventeur, son concepteur ou son fabricant, tous situés du côté de la source ou de l'origine de l'artefact ; enfin il aura pour T sa raison d'être, le but dans lequel cet artefact a été conçu. Chaque entité peut ainsi « s'expliquer » via ce croisement de facettes (Lautenbacher, 2002 : 23 sqq.) :

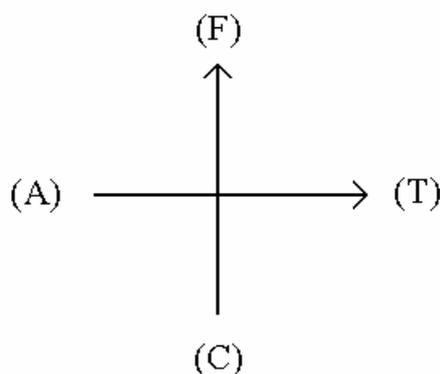


Figure 2 : Le « croisement » des causes d'Aristote (Constitution, Forme, Agent et Telos)

Les modules d'Adam et les causes d'Aristote se présentent ainsi aisément dans les mêmes colonnes d'un tableau contrastif :

Les MODULES d'un texte (Adam, 1992)				
ORGANISATION PRAGMATIQUE			ORG. DES PROPOSITIONS	
A1	A2	A3	B1	B2
- Visée illocutoire - Cohérence - But : agir sur le destinataire - Importance du récepteur : la cohérence est dans l'interprétation	- Repérages énonciatifs (ancrages et plans) de différents types	- Cohésion sémantique - Thème global - Unité sémantique - Fiction/réel ; vrai/faux dans notre univers de référence <i>Cohésion</i> = répondre à des questions naïves du type « d'où vient l'unité d'un texte ? »	- Connexité textuelle - Organisation générale - Chaînes de propositions (reprise – progression) - exige la prise en compte d'une « sémantique des mondes » (cf. A3)	- Séquentialité textuelle - Base de la typologie - Schémas séquentiels prototypiques en production <i>et</i> en compréhension - Air de famille entre séquence d'un type donné <i>Séquence</i> = unité constituante du texte
Les CAUSES d'une entité (Aristote / Pustejovsky, 1995)				
Rôle téléique (T)	Rôle agentif (A)	Rôle formel (F)	Rôle constitutif (C)	
- But - Fin - « Telos »	- Créateur - Origine - « Agent »	- Désignation - Tout - « Forme »	- Structure interne - Parties - « Constitution »	

Table 1 : « Modules » et « causes », deux systèmes descriptifs analogues.

On voit ainsi que la « visée illocutoire » d'Adam correspond assez bien au « telos » et à la « fonction » de Pustejovsky ou à la « cause finale » d'Aristote ; que ce qui relève du « repérage énonciatif », à savoir celui du sujet parlant par exemple, ou plus généralement celui de la polyphonie d'un texte se retrouve dans le « rôle agentif » lié à l'origine du texte ; que ce qu'Adam met sous « cohésion sémantique », c'est-à-dire la perception de l'unité d'un texte, équivaut à l'idée de totalité de l'entité véhiculée par la « forme » aristotélicienne ; et que les éléments « connexité » et « séquentialité » intégrés dans « l'organisation des propositions » reflètent bien la « constitution » ou les « parties » de l'entité textuelle. C'est dans ce dernier aspect de la description que l'on retrouve le rapprochement mentionné plus haut entre la *séquence* comme « unité constituante du *texte* » et la *région* comme unité

constituante d'une *page Internet*, toutes deux relevant non seulement de la *constitution* mais aussi de la *spatialité*.

Ce qui rend le parallèle entre « modules » et « causes » utile à nos yeux, c'est essentiellement le fait qu'il peut être plus facile de traiter des *régions* d'une page Internet en termes de qualia (agentif, téléique, constitutif et formel), plus universels, que par le biais des modules proprement textuels proposés par Adam (1992) – ceci surtout à cause de la multimodalité intrinsèque (et donc de la non-verbalité partielle) des textes de l'Internet. Autrement dit, sachant que l'hypertexte est voué à une multimodalité croissante allant de pair avec les avancées de la technologie, l'outil des causes explicatives est susceptible d'être affiné en vue d'intégrer l'image, la couleur, le son etc. à l'analyse, tout en permettant, grâce aux recoupements possibles avec les modules textuels, de conserver une continuité entre l'analyse du texte et celle de l'hypertexte.

Un document « non linéaire » et « interactif »

Une question plus fondamentale dans la définition de l'hypertexte réside sans doute dans la question de sa non-linéarité. Celle-ci a fait l'objet de nombreux commentaires, mais qui, assez bizarrement, se cantonnent le plus souvent aux problèmes de mise en forme des textes sur papier *vs* écran. Or, en parlant d'hypertexte, il est à nos yeux primordial de se placer plus résolument du côté de la *réception*. Considérons la définition de l'hypertexte que propose Baccino (2004 : 193) :

« Plusieurs définitions d'hypertextes existent accentuant tantôt l'aspect philosophique de la lecture non-linéaire ou bien le procédé technique. Nous retiendrons ici une définition minimale qui décrit l'hypertexte comme le procédé qui permet de lier entre eux un ensemble de documents écrits ou figuratifs (image, séquence vidéo) sous la forme d'un réseau plutôt que d'une suite ordonnée de pages. Cette liaison s'élabore en cliquant sur des liens visualisés au niveau des documents par des ancrages (images, mots enrichis graphiquement, icônes...). Techniquement, un hypertexte est constitué de :

- *un ensemble de documents (ou nœuds) stockés sur une base de données informatique ;*
- *un réseau de liens reliant les différents nœuds (ou documents) entre eux, selon une logique a priori sans contrainte ;*
- *une interface permettant à l'utilisateur de lire, visionner, manipuler les différents documents en naviguant sur le réseau [...].*

Ce procédé permet techniquement d'accéder à différentes pages à partir de la même page sans avoir à défiler toutes les pages séquentiellement. C'est la raison pour laquelle la lecture hypertextuelle est souvent qualifiée de lecture non-linéaire par opposition à la lecture linéaire habituelle sur papier. »

Si le « texte » est donc à considérer comme un « document » à part entière, formé d'une « suite ordonnée de pages » (ou plus précisément de *séquences*), l'hypertexte se conçoit plutôt comme un « réseau » formé d'un « ensemble de documents » auxquels on accède par l'intermédiaire de liens. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est que Baccino parle de *lecture* non-linéaire et non pas de non-linéarité du *document* hypertextuel. Autrement dit, c'est du côté des *stratégies de lecture* qu'il faut étudier la non-linéarité qui se rattache à l'hypertexte. Or, sur ce plan, la non-linéarité n'a rien de nouveau et l'on pourrait penser que les stratégies de lecture relèvent elles aussi des continuités entre texte et hypertexte. Gambier (2002 : 31) mentionne un certain nombre de ces stratégies, parmi lesquelles tout lecteur a toujours été amené à choisir : lecture cursive, lecture de fragments, lecture linéaire en continu, lecture sélective, déductive, contrastive, etc. Et il est vrai que sélectionner des liens ou des signets dans un hypertexte nous renvoyant à d'autres fragments d'hypertexte n'est pas très

différent d'une consultation de brochure touristique imprimée, par exemple, où le lecteur saute de la table des matières à un paragraphe concernant les traditions locales en passant par un survol de la photographie du pêcheur avant d'aller consulter la liste des tarifs hôteliers. La différence entre texte imprimé et hypertexte n'est donc peut-être pas nette sur le plan des *stratégies* de lecture non-plus. Lemke (2003) va dans ce sens :

« On a toujours su que le texte était loin d'être 'linéaire' en tant que moyen de signifier. Les différents thèmes d'un texte, ses phases d'organisation, ses unités de structure syntagmatique, ses chaînes de cohésion et ses liens sémantiques [...] évoluent en parallèle, sans que leurs frontières respectives ne coïncident exactement. Ces éléments sont plutôt comme les portées d'une partition musicale, chacune présentant un des instruments de l'ensemble de la symphonie textuelle. » (Lemke, 2003 : s. p. C'est nous qui traduisons.)

Cependant, du côté de l'émetteur ou des concepteurs de sites Internet, on a l'impression parfois que les divers « documents écrits ou figuratifs » mentionnés par Baccino (2004 : 193) se conçoivent encore et toujours de façon plus ou moins linéaire, comme si le passage du papier au virtuel n'était qu'une question de support. Pour preuve, un certain nombre de journaux en ligne continuent d'intégrer à leur page d'accueil un second paragraphe de texte sous chaque titre, alors que plusieurs études prouveraient qu'aucun internaute ne les lit réellement (Kaltenbacher, à paraître ; Knox, à paraître). On constate ainsi un décalage entre la linéarité relative des documents reliés au sein de l'hypertexte par leur concepteur et la non-linéarité de la lecture de l'hypertexte. Tout comme dans ses aspects techniques, l'hypertexte semble être en devenir sur le plan de sa conception également.

Mais l'aspect non-linéaire de la *lecture* de l'hypertexte nous mène à ce qui doit certainement être considéré comme la pierre d'achoppement de la continuité entre texte et hypertexte, à savoir l'*interactivité* que ce dernier instaure.

Nous savons que les régions d'une page Internet peuvent être de nature très variées, sur le plan de l'interactivité utilisateur-machine : certaines régions peuvent « réagir » à un simple survol du curseur (en s'illuminant, en changeant de volume, de couleur etc.³), d'autres réagiront au dé clic opéré par l'internaute sur la souris, d'autres encore combineront les deux ; certaines régions peuvent « s'activer » de façon autonome, sans intervention aucune de l'utilisateur, d'autres encore répondent à des commandes écrites suivies d'une pression du doigt sur le bouton de la souris. C'est le cas des moteurs de recherche par mots-clé par exemple, où l'on saisit un mot avant d'appuyer sur la touche « envoi » par souris interposée. Il y a également des régions totalement inactives qui n'en sont pas moins considérées comme des champs visuels particuliers du champ total délimité par l'écran ou le document ouvert. (Baldry et Thibault, 2006 : 121). Toutes ces régions peuvent ainsi être classées selon un « degré d'interactivité » : (1) régions inertes ; (2) régions à action autonome ; (3) régions réagissant au passage du curseur ; (4) régions réagissant à la pression sur l'interrupteur de la souris ; (5) régions exigeant une intervention plus complexe de l'utilisateur.

Parmi cet éventail, seules les régions (4) et (5) concernent réellement la structure interactive de l'hypertexte, vu les définitions qu'on en propose. On trouve en réalité pour les termes d'*hypertexte* / *hypertextuel* des sens et des emplois très variés, parfois contradictoires. Nous avons vu plus haut que Stockinger parlait de « fonction hypertextuelle » pour les régions permettant « l'interaction entre le site et son public » (Stockinger 2005 : 121). Le dénominateur commun entre la plupart des définitions proposées réside certainement dans la présence de *liens activables* (ou « hyperliens ») dans le texte (même s'il n'est pas toujours clair dans ces définitions si par « hypertexte » il faut entendre le texte *contenant* des liens, le

³ C'est le cas de l'éclair de la région « ludotextuelle » à fonction phatique que nous avons repéré en Figure 1, par exemple.

texte *activé* par un lien, la *structure* reliant ces textes entre eux ou bien par exemple le *lien* lui-même) :

« Un système hypertexte est un système contenant des documents liés entre eux par des [hyperliens](#) permettant de passer automatiquement (en pratique grâce à l'[informatique](#)) du document consulté à un autre document lié. Un document hypertexte est donc un document qui contient des hyperliens. » (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypertexte>)

« Système de navigation à travers le Web à partir des liens actifs insérés dans les pages » (<http://webmaster.lycos.fr/glossary/H/>)

« [Les hypertextes] sont des textes marqués dans un document qui permettent de naviguer vers d'autres documents. On pourrait parler de lien. » (<http://nte-serveur.univ-lyon1.fr/nte/html1/glossair.htm>)

Ainsi, malgré les problèmes que soulèvent ces définitions, elles font tout de même systématiquement mention de ces hyperliens. Mais il est un fait fondamental qui demeure implicite dans ces définitions : ces hyperliens sont au final *repérés, sélectionnés et activés par le lecteur*. Et ceci ne peut que le doter d'un rôle plus actif, sensiblement différent de celui du « récepteur » traditionnel. Ce non-dit des définitions montre à nos yeux combien elles restent toujours placées du côté de la conception du site et qu'une véritable prise de conscience de la « révolution » que peut représenter l'hypertexte pour l'internaute n'a pas encore eu lieu :

« [L'hypertexte est un] système de liens permettant à l'utilisateur de passer directement d'une partie d'un document à une autre, ou d'un document à d'autres documents choisis comme pertinents par l'auteur. » (<http://www.entreprises.banque-kolb.fr/aide/lexique.asp>)

En acceptant de dire que l'internaute adopte une lecture plus *active* que le lecteur traditionnel du texte linéaire parce qu'il est en mesure de construire son propre parcours au sein de l'hypertexte, grâce aux différents éléments, aux régions et aux hyperliens qui lui sont proposés, nous admettons par la même occasion qu'en fait de *lecteur récepteur*, nous avons bien là un *lecteur co-créateur* du texte final, doué d'une certaine liberté, lui permettant dans une certaine mesure de fabriquer sa propre linéarité textuelle, un petit peu comme avec les scénarios arborescents des films interactifs ou des jeux vidéo.

Mais cette liberté dont jouit l'internaute face à l'hypertexte est de nature assez particulière, car elle est *consubstantielle* à l'hypertexte. Cette liberté relative est à la base de la conception des structures hypertextuelles et s'inscrit par-là dans les principes mêmes de fonctionnement de l'Internet. Par ce biais, certaines stratégies de lecture s'y trouvent nettement favorisées, bien souvent aux dépens de la stratégie linéaire, qui tend à perdre du terrain. En fait, si le lecteur du texte imprimé a le *choix* d'opter pour telle ou telle stratégie, le lecteur de l'hypertexte est quant à lui *obligé* de prendre une part active dans la construction de son texte. Et c'est précisément cette « condamnation à la liberté » lors de la lecture de l'hypertexte qui constitue selon nous le facteur majeur de discontinuité entre texte et hypertexte.

Dans ce nouveau système de communication textuelle, le terme de « récepteur » gagnerait donc à être remplacé par celui de « lecteur », au signifié plus actif. Du moins la notion de « récepteur » devrait être entendue non pas au sens de « recevoir » mais bien de « réceptionner » un texte, au sens sportif du terme (*cf.* « recevoir et contrôler le ballon », d'après le *Nouveau Petit Robert*). En poussant plus loin dans cette optique et afin d'éviter le piège d'une analyse de l'hypertexte qui soit trop centrée sur sa facette agentive (les concepteurs de sites), et donc sur des structures pré-existantes à la lecture, nous croyons à l'utilité d'introduire un nouvel objet d'étude que nous appellerons le *trajectogramme*, profondément ancré dans la perception et la lecture.

Du côté de la réception

La réception d'un texte, loin d'être passive, relève en réalité d'une suite d'activités inconscientes et conscientes, qui dès la perception visuelle initiale (premier stade de la réception) participent toutes à la construction du sens⁴. Mais comme nous allons le voir, cette *réception-construction* possède certaines particularités, dont les plus centrales sont sans doute sa *nature globale*, l'importance de la *saillance* dans ses modes de fonctionnement ainsi que le rôle des *connaissances et valeurs partagées* par la communauté linguistique ou socioculturelle dont fait partie le récepteur.

Quand percevoir, c'est déjà construire du sens

Avant même que nous en soyons conscients, notre organisme transforme les *stimuli* visuels en informations à tel point que la perception peut être considérée déjà en soi comme une *interprétation* des sensations, répondant à certaines lois.

« *L'image rétinienne est [...] la projection de lumières sur la rétine par le système cornée + pupille + cristallin, mais il est primordial de comprendre qu'elle est immédiatement traitée par le système chimique rétinien qui la transforme en un ensemble d'informations.* » (Cleempoel, 2005 : 11)

Or dès ce stade premier de la réception s'opère une sélection d'éléments plus ou moins saillants :

« *Les illusions visuelles démontrent que notre perception procède en permanence à une construction de notre image mentale du monde, notamment en privilégiant certaines informations, certains signes, certaines structures parmi toutes celles visibles.* » (Cleempoel, 2005 : 4)

« *[L]e système visuel n'est pas un procédé passif d'enregistrement du champ visuel. Ses cellules nerveuses construisent une image de l'environnement en détectant ses unités significatives. Au premier plan, l'œil détecte de manière privilégiée certaines informations (couleurs, contraste, mouvement, direction...). Ensuite, certaines opérations de base (sic) sont déjà effectuées au niveau des cellules ganglionnaires et dans une région du thalamus déclenchant des réflexes involontaires (mouvement, fermeture des yeux...). Enfin, le cerveau possède des cellules spécialisées dans la détection de certaines formes (forme simple, angle, direction, mouvement...) et certaines transformations (mouvement, contraste...).* » (Cleempoel, 2005 : 17)

Ce phénomène de « saillance », qui fait ainsi partie intégrante du système perceptif lui-même, implique que la perception soit de nature globale et non analytique, aspect qu'il est donc nécessaire de souligner. Ceci apparaît d'abord dans la structuration naturelle de la perception :

« *Si la perception est un ensemble, elle est régie par des lois dont la première est de privilégier la détection d'une structure, une relation, un ordre donnant du sens à la perception.* » (Cleempoel, 2005 : 4)

Le caractère global de la perception se révèle dans les nombreux travaux sur la forme réalisés depuis les théories gestaltistes, basées sur les relations entre la partie et le tout, entre la figure et le fond, mais aussi sur les relations de proximité, de fermeture, de similarité, de continuité et de cohérence entre les objets perçus (Cleempoel, 2005 : 20 sqq.).

⁴ Nous considérerons ici la *perception* comme un stade préliminaire du processus cognitif de *construction* du sens. A un niveau supérieur, la compréhension consiste en l'*intégration* des informations ainsi perçues et construites aux connaissances préalablement inscrites dans la mémoire du récepteur. La *réception*, en somme, inclut l'ensemble de ces processus : perception, construction, intégration.

En matière de lecture aussi, des études réalisées sur la reconnaissance des lettres dans les années 1960-70 ont montré qu'un mot écrit en minuscule était plus facilement reconnaissable que le même mot en majuscules, à cause du contour particulier créé par les lettres à hampes montantes ou descendantes (voir Figure 3), à tel point qu'un texte écrit en lettres minuscules serait lu 13% plus rapidement que son équivalent en majuscules (Baccino, 2004 : 113)⁵.



Figure 3 : Hampes montantes et descendantes des lettres : un outil facilitant la lecture.

De la perception à l'intégration

Rappelons aussi l'expérience réalisée par Koulechov au début du siècle dernier : à l'aide d'un montage simple alternant l'image d'un homme regardant fixement devant lui et des « scènes » diverses, ce réalisateur a réussi à démontrer que le tout faisait plus que la somme des parties, puisque tous les spectateurs de son « film » s'accordaient sur le génie de l'acteur qui savait si bien exprimer des sensations comme la faim, le désir ou le dégoût, en fonction des images succédant à la sienne. Pour certains, le cinéma avait ainsi prouvé qu'il possédait ses propres règles de composition, où 1+1 faisait désormais plus que 2, un peu à l'instar des langues naturelles, aimait-on à penser. Mais la partie manquante, non-visuelle, du sens global venait bien évidemment des récepteurs eux-mêmes, chacun d'entre eux projetant son propre vécu dans les raccords-image qui lui étaient donnés à voir.

Malgré tous les arguments que l'on est en droit d'émettre à l'encontre de « l'effet Koulechov » (par exemple, la nature extrêmement basique des sensations perçues, le fait que l'identification-projection du spectateur était surtout liée à l'humanité du personnage projeté à l'écran, l'impact particulier du gros plan en cinéma, la nouveauté du mode de communication cinématographique pour le public de l'époque), nous sommes d'avis que le principe général de l'expérience reste valable pour tout texte multimodal, qui intègre une part non-négligeable de signifiés visuels non-verbaux. Ainsi l'analyse de l'hypertexte doit non seulement prendre en compte les multiples régions des différents documents qui le constituent, mais ceci ne saurait être satisfaisant sans une analyse précise de la perception du récepteur d'une part et de l'intégration des éléments perçus à ses connaissances antérieures et ses expériences passées d'autre part, puisqu'au final, c'est le récepteur qui établit les relations réciproques entre ces régions et ces documents.

La nature « globale » de la réception est également corroborée par les constats de Fogg et al. (2002), dans leur enquête sur la crédibilité des sites Internet, dont le premier critère pour le commun des internautes semble être avant tout l'aspect général du site :

« [...] près de la moitié des consommateurs de cette étude ont évalué la crédibilité des sites en se fondant en partie sur l'apparence et la conception visuelle d'ensemble d'un site, incluant la mise en page, la typographie, la taille des caractères et les combinaisons de couleurs. » (Fogg et al., 2002 : s. p. C'est nous qui traduisons.)

Du côté de la linguistique cognitive aussi, certains résultats nous poussent à reconsidérer le rôle du récepteur en matière de construction du sens et de conceptualisation textuelle. L'enseignement fondamental de la sémantique du prototype⁶, au-delà des phénomènes de catégorisation en termes de prototype et d'air de famille, nous semble être dans la *conscience collective* qu'elle sous-tend par le biais des *connaissances partagées* entre récepteurs, activées dans l'acte individuel de lecture.

⁵ Il va de soi que *l'habitude* joue également un rôle déterminant, ici.

⁶ Voir l'ouvrage du même nom de Georges Kleiber (1990).

« [...] le prototype n'est vraiment considéré comme le meilleur exemplaire d'une catégorie que s'il apparaît comme étant celui qui est le plus fréquemment donné comme tel. [...] Le prototype est ainsi conçu comme étant le meilleur exemplaire communément associé à une catégorie. [Le] passage de l'individuel à l'ensemble des locuteurs, au "conventionnel" en somme, ouvre en même temps sur une dimension collective qui rapproche la sémantique du prototype de la théorie du stéréotype de H. Putnam (1975), d'origine "sociale" (D. Geeraerts, 1985). » (Kleiber, 1990 : 49. C'est nous qui soulignons.)

La perception globale sur laquelle repose la réception se voit donc doublée d'une dimension collective : la réception du texte est également culturellement liée.

Ainsi, non seulement la nature des relations entre les éléments qui s'affichent à l'écran est définie par la perception, la réception et l'arrière-plan culturel de l'internaute lui-même, mais ce dernier a également le pouvoir de créer ces relations grâce aux liens hypertexte. En matière d'analyse de la réception de l'hypertexte, ceci nous pousse à trouver des moyens de mesurer avec fiabilité les phénomènes perceptuels et cognitifs de la réception.

Mesurer son regard...

L'un des outils les plus concluants à cet effet nous semble être aujourd'hui l'*oculométrie*⁷, méthode déjà employée par bon nombre d'entreprises spécialisées dans l'évaluation de l'utilisabilité des sites Internet. Le principe en est simple : il s'agit de suivre le parcours oculaire du récepteur sur l'écran (ou du « client », vu le contexte commercial dont il est le plus souvent question), afin de fournir au fabricant d'un produit ou au prestataire des services des informations concrètes concernant l'impact de son site Internet, la « valeur marchande » des éléments d'une page en fonction de leur emplacement, de leur taille, de leur valorisation visuelle, de leur proximité avec d'autres éléments, etc. Plus concrètement, l'oculométrie permet de « retracer la séquence [de saccades] et de fixations [oculaires] successives indiquant l'ordre logique des opérations mentales effectuées et leur cohérence » (Baccino et Colombi, 2001 : 8).

Cet outil, bien connu dans certains domaines d'activité (informatique, télécommunications, etc.), est cependant encore relativement peu utilisé dans les milieux scientifiques. Or cette technique, combinable avec d'autres faits observables tels les « indicateurs comportementaux repérables sur les interfaces (événements clavier, souris,...) » (Baccino et Colombi, 2001 : 11) ou la verbalisation à haute voix par exemple, employés dans les tests d'utilisabilité classiques, peut fournir des informations des plus intéressantes en matière de réception voire de compréhension, et notamment donc dans le cadre d'une analyse de l'utilisation de l'hypertexte. L'outil n'a toutefois pas réponse à tout, et un certain nombre de précautions s'imposent, comme le soulignent Baccino et Colombi (2001 : 8) :

« Il faut [...] insister sur le fait qu'un enregistrement des mouvements des yeux n'a de valeur heuristique que si l'expérimentateur est capable d'interpréter les différentes traces oculaires compte tenu du matériel effectivement présenté à l'utilisateur, ce qui nécessite un contrôle rigoureux des conditions de présentation du document (taille des fenêtres, couleur, scrolling,... et différents aspects visuels) et de son contenu (familiarité, contenu sémantique, cohérence). »

L'analyse multimodale des documents va donc de pair avec l'analyse oculométrique.

⁷ Souvent désigné par le terme anglais de « eye tracking » ou encore « pistage du regard ». Pour une présentation plus complète des méthodes d'analyse des mouvements des yeux, cf. Baccino et Colombi (2001) et Baccino (2004).

Pour une nouvelle approche du rapport au texte

En vue d'intégrer les phénomènes de réception (perception, construction, intégration) dans l'étude de l'hypertexte, revenons encore un instant sur les éléments qui y correspondent dans les modules de Jean-Michel Adam (1992)⁸. L'auteur souligne ainsi à propos du module A1 de « visée illocutoire » que :

« *la cohérence n'est pas une propriété linguistique des énoncés, mais le produit d'une activité interprétative* » (Adam 1992 : 22).

Pour le module A3 lié à la « cohésion sémantique », Adam précise que :

« *[l]a notion sémantique de cohésion a pour but de répondre à des questions naïves : comment expliquer le fait que, quand on lit et comprend un énoncé, on éprouve un sentiment d'unité ?* » (Adam, 1992 : 25)

Par ailleurs, lorsqu'il dit « [qu']une sémantique des mondes [A3] doit accompagner la syntaxe » du module B1, il souligne bien encore le rôle central de l'interprétation et de notre univers de référence (Adam, 1992 : 26). A propos de la « séquentialité » également, en B2, il précise :

« *[...] chaque séquence reconnue comme descriptive, par exemple, partage avec les autres un certain nombre de caractéristiques linguistiques d'ensemble, un air de famille qui incite le lecteur interprétant à les identifier comme des séquences descriptives plus ou moins typiques, canoniques.* » (Adam 1992 : 28)⁹

Il semblerait donc que le seul module qui ne soit pas vraiment assujéti à la réception soit celui du repérage énonciatif (A2), ce qui n'a rien de surprenant dès lors que l'on admet que ce module correspond à la cause agentive d'Aristote : la source ou l'origine d'un texte est effectivement au-delà du champ d'influence du lecteur-récepteur, dans la mesure où il se présente à lui comme une donnée inaltérable (bien que sujette à interprétation). Mais pour les autres, l'internaute joue bel et bien un rôle de premier plan dans l'élaboration même du texte final, ce qui nous amène à la notion de *trajectogramme*, concept qui nous semble fructueux pour l'analyse de l'hypertexte du point de vue de sa réception.

Le trajectogramme

Dans la lecture de l'hypertexte, c'est bien l'internaute qui sélectionne la constitution (C) de son texte par le choix de la séquentialité (B2) et de l'ordonnancement des régions parcourues dans cet hypertexte, au moyen des liens qu'il choisit d'activer. Et lorsqu'il sélectionne ce parcours, il le fait en fonction d'un but (T) qu'il s'est plus ou moins fixé lui-même et qu'il cherche à atteindre via ce parcours constitutif. Autrement dit, en plus de la constitution, ce sont également la « visée » et la « cohérence » (A1) du texte qui sont construites par l'internaute. Ceci a pour conséquence que « l'unité » et la « cohésion sémantique » d'un texte (A3), c'est-à-dire la forme globale définitive (F) qui en résulte, sont encore une fois définies par lui. Il y a ainsi potentiellement autant de parcours qu'il y a d'internautes (voire de lectures).

Par trajectogramme, nous entendons le résultat de cette triple activité du lecteur : sélection du but, sélection des éléments à parcourir tendant vers ce but et perception du tout parcouru. Il s'agit du « squelette textuel » tel qu'il se construit au fur et à mesure de la lecture-perception faite par l'internaute, dans un ordre plus ou moins libre (ce qui ne veut pas dire aléatoire). La question de savoir si ce tracé résulte d'une « navigation » (avec visée initiale précise) ou d'une séance de « surf » (allant au gré des hyperliens) est annexe pour la définition du trajectogramme, mais devient à l'inverse extrêmement pertinente pour l'étude des stratégies

⁸ Voir Table 1, *supra*.

⁹ C'est nous qui soulignons, dans ces trois citations.

de lecture employées par l'internaute. Il va de soi que ce but peut revêtir des formes différentes : (a) le lecteur peut chercher une réponse à une question ou un problème particulier, auquel cas le but T est un résultat plus ou moins précis (recherche et sélection d'un terme par un traducteur, par exemple) ; (b) le lecteur peut rechercher des informations d'ordre plus général sur un sujet plus vaste, situation dans laquelle le but T peut se préciser, voire changer au fil des liens activés (recherche sur le contexte historique d'un événement donné...) ; (c) le lecteur vogue de lien en lien sans but apparent, chacun des choix étant cependant motivé par un antécédent ayant capté son attention. Mais quelle que soit la nature du « telos », le tracé demeure réel et largement choisi par l'internaute.

Le trajectogramme n'est donc ni une capture d'écran, ni la page Internet correspondante détachée de son contexte, ni un texte publié sur cette page, ni même un hypertexte d'aucune sorte. Le trajectogramme correspond au *parcours oculaire* particulier d'un internaute donné¹⁰, mesurable essentiellement par méthode oculométrique, *combiné au relevé des actions de ce lecteur agissant*, sur clavier ou via la souris et qui lui permettent de passer à la séquence ou région hypertextuelle suivante. Il s'agit donc techniquement d'un « scanpath », mais repéré sur un *ensemble de contenus d'écran successifs*, cette succession faisant elle-même partie intégrante de la construction textuelle telle qu'elle s'opère par le lecteur. Ce double suivi trajectographique (parcours oculaire et sauts par hyperliens), qui est de nature observable, s'inscrit sans doute quasi-simultanément dans la mémoire de travail du « récepteur » (Baccino, 2004 : 167 sqq.) et sert de base à ce qu'on pourrait appeler son *mnémotexte*.

Le mnémotexte

Le mnémotexte serait donc la facette cognitive du trajectogramme. Nous y voyons une entité « textuelle » physiquement impalpable en tant que telle, mais mentalement perceptible par l'internaute comme la réminiscence des éléments saillants visualisés, lus ou autrement perçus dans la suite des régions visitées. Il est donc question ici de la trace mnésique du trajectogramme et, plus précisément encore, de son intégration cognitive. Le mnémotexte est le lieu de la compréhension et c'est pourquoi cette trace mnésique est susceptible d'être réorganisée et restituée. En ce sens, le mnémotexte serait une *forme restituable du trajectogramme*. Celle-ci n'est probablement pas une forme figée, mais un tout assez malléable qui ne prendra sa forme définitive que par l'organisation (syntactique, séquentielle, textuelle ou discursive) de sa restitution.

Sans entrer dans le domaine de la psychologie cognitive, nous serions tenté de voir dans ces deux entités les deux pôles d'une même « structure mentale » : le trajectogramme serait le « squelette » du texte tel qu'il est *perçu*, son tracé, observable par un tiers notamment via l'oculométrie. Le mnémotexte de son côté serait plutôt ce qui est *reçu*, interprété, compris, retenu, même à plus long terme si besoin est – la « chair » du texte, en somme. Non observable directement, le mnémotexte n'est véritablement analysable qu'*a posteriori*, par voie de questions-réponses ou de restitution-reformulation de la part du récepteur. Ceci dit, les mesures temporelles des fixations oculaires du trajectogramme peuvent déjà fournir des indications précieuses concernant les centres d'intérêt du lecteur. Mais il reste alors à déterminer si ces fixations plus prolongées sont dues à des difficultés d'identification et de lecture ou bien plutôt à des éléments saillants susceptibles de se retrouver dans le mnémotexte.

¹⁰ Parcours oculaire parfois aussi désigné par son nom anglais de « scanpath ».

Au lecteur d'en tirer les conclusions...

D'une manière générale, texte et hypertexte entrent bien dans une relation de continuité. Le rapprochement que nous avons pu établir en matière de constitution entre la structuration du texte en séquences et celle de la page Internet en régions l'atteste bien à nos yeux. Par ailleurs, les plans d'organisation textuelle d'Adam et les causes explicatives aristotéliennes permettent un recouplement des modes de description de ces deux formes de texte. L'élément que l'on pourrait considérer comme le facteur de discontinuité majeur entre texte et hypertexte réside dans l'importance relative à attribuer au récepteur. Le rôle-clé de celui-ci, révélé par le système de l'hypertexte, nous a amené à proposer deux nouveaux objets d'étude, centrés sur le lecteur : le trajectogramme et le mnémotexte. Nous croyons que ces concepts permettront un nouvel éclairage sur la lecture et sur l'hypertexte, mais peut-être aussi sur d'autres types de textes, du moins lorsque leur analyse se veut centrée sur le lecteur, créant ainsi une continuité dans l'étude scientifique des textes en général.

Bibliographie

- ADAM J.-M., 1992, *Les textes : types et prototypes – récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan.
- ARISTOTE, *Physique I-IV*, texte établi et traduit par Henri Carteron, 1926, Paris, Les Belles Lettres.
- BACCINO T., 2004, *La lecture électronique*, Presses universitaires de Grenoble.
- BACCINO T., COLOMBI T., 2001, « L'analyse des mouvements des yeux sur le web », dans A. VomHofe, *Les interactions homme-système : perspectives et recherches psychologiques*, Paris, Hermès, pp. 127-148, <http://www.unice.fr/LPEQ/pagesperso/thierry/Publications/Mvts%20des%20yeux%20et%20web.pdf>.
- BALDRY A. et P., THIBAULT J., 2006, *Multimodal Transcription and Text Analysis*, Londres/Oakville, Equinox.
- CHU N., 2005, *Réussir un projet de site web*. (3^e édition) Eyrolles, Paris.
- CLEEMPOEL M., 2005. « Psychologie de la perception », <http://www.tutoweb.com/download/psycho.pdf>.
- FLØTTUM K., 1999. « Typologie textuelle et polyphonie : quelques questions », <http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Tribune9/flottumtrib.htm>.
- FOGG B. J. et al., 2002. « How do People Evaluate a Web Site's Credibility ? Results from a Large Study », <http://www.consumerwebwatch.org/dynamic/web-credibility-report-evaluate.cfm>.
- GAMBIER Y., 2002, « Des matériaux à transadapter », dans *Translating Science, Proceedings 2nd International Conference on Specialized Translation*, Universitat Pompeu Fabra, Barcelone 28 février - 2 mars 2002, pp. 23-43.
- IVORY M., HEARST M., 2002, « Statistical Profiles of Highly-Rated Web Sites », <http://webtango.berkeley.edu/papers/chi2002/chi2002.pdf>.
- KALTENBACHER M. et T., à paraître, « Eye Tracking the reading paths in tourist information websites », dans Anthony Baldry et Elena Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- KLEIBER G., 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, Presses Universitaires de France.

- KNOX J. S., à paraître, « Newsbites : a study of the visual-verbal development of news-story design in an online newspaper », dans A. Baldry et E. Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- LAUTENBACHER O. P., 2000, *Les fondements perceptuels de la production de sens dans le lexique génératif*, Villeneuve d'Ascq, Presse Universitaires du Septentrion.
- LAUTENBACHER O. P., 2006, « Catégorisation des documents multimodaux : les pages d'accueil », dans J. Tommola et Y. Gambier, *Translation and Interpreting. Training and Research*, Centre de traduction et d'interprétation, Université de Turku, pp. 79-92.
- LAUTENBACHER O. P., à paraître, « Defining home page : from prototype to reception », dans A. Baldry et E. Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- LEMKE J. L., 2003, « Multimedia Genres and Traversals », <http://www-personal.umich.edu/~jaylemke/papers/IPrA%20Toronto%20Genres%20Paper.htm>.
- PUSTEJOVSKY J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge/London, MIT Press.
- STOCKINGER P., 2005, *Les sites Web. Conception, description et évaluation*, Paris, Lavoisier.

Sitographie

- <http://www.zebda.fr> : site du groupe musical « Zebda ».
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypertexte> : site de « Wikipédia », encyclopédie libre en ligne.
- <http://webmaster.lycos.fr/glossary/H/> : glossaire du moteur de recherche « Lycos ».
- <http://nte-serveur.univ-lyon1.fr/nte/html1/glossair.htm> : glossaire du site « Nouvelles technologies éducatives » de l'université Claude Bernard – Lyon I.
- www.entreprises.banque-kolb.fr/aide/lexique.asp : lexique de la Banque Kolb.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Danièle Moore, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède), Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425